

Manitoba...*

par
Françoise Constantin-Weyer

Que de souvenirs d'enfance il évoque, j'étais bien jeune lorsque le livre que Maurice Constantin-Weyer lui consacra, parut. Que pouvait-il représenter dans le coeur d'une enfant de 3 ans: un homme? un animal? Un grand pays au delà d'un océan, mon savoir n'allait pas jusque là.

Non, Manitoba c'était une musique simple qui se grava dans ma mémoire, comme celle des complies enfantines. C'était aussi un paradis d'animaux aimables et tendres; je ne connaissais pas encore la légende de Hiawatha.

Chaque livre de mon père, ou presque, a coïncidé avec mon apprentissage de la vie. Je suis née et j'ai sans doute été conçue en même temps que *Vers l'Ouest*. Nous marquons le début d'une vie nouvelle après les épreuves des séparations, des deuils, de la guerre.

Pour *Un homme se penche sur son passé* j'avais sept ans, l'âge de raison! le livre était couronné par le prix Goncourt, récompense suprême que j'associâi, il faut bien le dire, à la remise des prix de l'année scolaire. Je fus déçue de ne pas voir mon père rentrer à la maison croulant sous une pile de livres d'images aux reliures rouge et or.

Notre vie fut changée; jusque là elle avait été difficile, l'argent étant rare. Peu de loisirs pour Lui, partagé entre son travail de journaliste, ses traductions, ses romans, ni pour Elle, avec ses tâches ménagères, ses enfants et la dactylographie de tous les manuscrits. En se penchant sur son passé, "l'Homme" apporta avec lui une

* Ce texte avait d'abord été publié, en guise d'avant-propos, dans le catalogue de l'exposition *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)* présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface, du 28 novembre au 11 décembre 1988. Quelques modifications y ont cependant été apportées.

bouffée d'air pur du "Grand Nord" en contrepartie de l'avalanche de journalistes, de photographes, de courrier et quémandeurs divers qui déferlèrent sur notre modeste appartement de la Place d'Armes à Poitiers.

Dès que la chose fut possible, nous allâmes nous cacher en Bretagne dans un endroit sauvage, Saint Brévin-les-Pins, où mes parents avaient fait construire en hâte une petite maison semblable à celle des pêcheurs. Ils la baptisèrent *Clairière* du nom du petit dernier (livre) qui était en gésine et se portait bien.

La maison était isolée, perdue dans les bois, non loin de la mer. Il disait que cela lui rappelait le Canada. Toutefois il n'y avait pas de neige en hiver, le Gulf Stream y veillait et les mimosas fleurissaient alentour. Peut-être était-ce le bruit du vent dans les pins ou la solitude qui lui rappelait "cette maison morte, dans l'ombre au milieu des arbres jeunes et pleins d'illusions" (Constantin-Weyer, 1924, p. 134), à moins que ce ne fût le voisinage breton?

Hélas! les chevauchées que nous effectuions dans les landes et les dunes, mon frère et moi, ne durèrent, pour cause d'études, qu'un trop bref et merveilleux moment.

Grande déception de se retrouver dans une ville, emprisonnés dans des écoles sans joie. Notre père était devenu un homme célèbre dont la fréquentation était recherchée, il lui était indispensable d'habiter près de Paris et nous apprîmes en la perdant que la liberté était un bien inestimable. Nos études furent médiocres et agitées, ce qui les empêcha d'être complètement nulles.

Mais ... il y avait les vacances que l'écrivain faisait correspondre à la recherche d'inspirations nouvelles: découvrir ou revoir les régions de France qu'il aimait, le Morvan, la Haute-Marne, la Provence, le Bourbonnais, les Alpes; camper, descendre des rivières en canoë (canadien bien entendu), pêcher, grimper sur des glaciers, ce qui avec les blessures ramenées de la guerre était une gageure. De ces journées ensoleillées sont nés: *Morvan*, *Source de joie*, *Mon gai royaume de Provence*, *La Demoiselle de la mort*, *Le Flâneur sous la tente*, les livres sur la pêche et de petites phrases ciselées, piquées çà et là, qui sont autant de souvenirs communs que nous étions seuls à connaître.

Survint la guerre de 1939 et nous nous retrouvâmes à Vichy. Ma mère, mon frère et moi y étions nés. Ma grand-mère maternelle venait de décéder et ma mère héritait sa maison, vieille demeure provinciale au milieu d'un jardin. Que dirais-je de mon pays natal si ce n'est que comme ma mère j'y suis très attachée et que mon père par vénération pour ma mère l'adopta tout de suite. Cette maison charmante était liée aussi au voisinage de Valery Larbaud dont la mère avait habité une villa superbe noyée dans un grand parc qui nous faisait vis-à-vis. Hélas! sa mort ayant précédé de quelques années celle de mon aïeule ce paradis de verdure, vestige d'une fin de siècle fastueuse et bourgeoise avait disparu au bénéfice d'un lotissement aussi triste que banal. L'écrivain Valery Larbaud, malade, paralysé, aphasique s'était réfugié aux environs dans son domaine de Valbois. Après la guerre il revint s'installer dans un appartement d'une maison voisine, terminant des jours qui furent peut-être adoucis par les après-midi passés dans notre jardin.

Vichy avait été une ville joyeuse où tourbillonnaient des musiques légères à tous les coins de rues. Une foule bariolée, l'été, courait d'un spectacle à un autre trimballant un petit panier d'osier contenant un verre pour aller boire quelques gouttes d'une eau paraît-il bénéfique.

Cette Reine des Villes d'Eaux, puisque tel était son titre allait l'échanger contre celui de Capitale de l'État français, de frivole et gaie devenir austère et grise durant les quatre années de l'Occupation. Il fallait survivre, éviter de tomber dans les pièges placés avec complaisance surtout devant les artistes. Mais piège-t-on un trappeur, patriote de surcroît? Il résista fort bien au propre comme au figuré, d'autant que Shakespeare l'avait toujours plus attiré que Goethe. Nous eûmes parfois du mal à l'empêcher de crier trop fort ses souhaits pour une victoire anglaise. Il publia *La Vérendrye*, *Le Maître de la route*, *L'Aventure vécue de Dumas Père...* cultiva son jardin, relut ses classiques et se remit à l'aquarelle.

Ce fut aussi le moment où notre cellule familiale éclata, comme cela est normal. Je me mariai, mon frère rejoignit les Forces françaises libres aux U.S.A., puis en Angleterre. Nous étions devenus adultes. Nos routes bifurquaient et s'entrecroisèrent plus tard à notre gré.

Germaine et Maurice Constantin-Weyer, seuls tous les deux, la main dans la main jusqu'au bout, savourèrent leur vieillesse, continuant ce long dialogue amoureux, cette entente rare.

Rien ne pouvant l'empêcher d'écrire, de nombreux livres parurent encore.

Peut-être cela le sauva-t-il du désespoir lorsque ma mère nous quitta un jour de mai 1961?

Était-ce un signe du destin, il m'avait dédié le dernier livre édité en 1958, *Les tragiques amours de Bianca*.

BIBLIOGRAPHIE

CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1924) *Manitoba*, Paris, Éditions Rieder, 134 p.